

## ÉVASION LORS DU SABORDAGE DE TOULON

Le 17 novembre 1942, je suis désigné pour faire partie de l'équipe de sabordage.

Branle bas de combat vers 5 heures du matin. Je prends mon poste de sabordage à la machine arrière avec un quartier-maître.

Des avions survolent la rade, lancent des fusées éclairantes et des bombes. Nombreuses explosions et tirs de FM. Sur le CT *Tigre*, aucun ordre de sabordage n'est donné. Vers six heures, nous entendons un bruit de bottes sur le pont et les allemands prennent le *Tigre* d'assaut, mitrailleuse au poing, prêts à tirer. Ils sont soucieux de savoir si nous avons allumé les mèches de sabordage. Finalement, ils nous font prisonniers, mains sur la tête et nous emmènent sur les quais. Les explosions redoublent et des morceaux de ferraille tombent partout, blessant des marins et des soldats allemands.

Un char allemand tire sur le *Strasbourg*, des marins tombent. Le *Strasbourg* riposte, des allemands sont touchés et le char s'abrite derrière un mur.

Les allemands nous emmènent au 5<sup>e</sup> dépôt où nous sommes gardés par des soldats armés. Au moment d'une relève, nous réussissons, mon camarade, moi et d'autres marins, à nous évader et nous rentrons dans Toulon. Trois marins traversent la voie ferrée et sont mitraillés par une section motocycliste allemande qui arrive par la route.

Mon camarade et moi, nous demandons asile dans une maison mais les occupants ne veulent pas nous garder, ayant peur des représailles. Ils acceptent de nous donner des vêtements civils et nous sortons, habillés en travailleurs manuels, avec pelle et pioche.

Toulon est sous la fumée, des bateaux explosent, brûlent. Des avions bombardent la darse des Morillons. Tirs d'armes légères.

Nous nous dirigeons vers le bois mais il faut passer devant une sentinelle armée. Nous arrivons tout de même à nous faufiler dans le bois, affolés, ne sachant pas où nous allons. Après plusieurs heures de marche, nous arrivons dans un hameau où nous sommes hébergés par des habitants. Il nous faut deux jours pour arriver à Marseille par des bois et petits chemins, les voies principales étant pleines de soldats allemands.

À Marseille, la gare Saint Charles est occupée par les allemands. Après de nombreuses ruses, nous montons dans un train en direction de Chalon-sur-Saône. Nous n'avons pas de billet, peu d'argent. Nous prévenons le contrôleur qui se charge de nous faire descendre à Varennes le Grand pour que nous puissions passer clandestinement la ligne de démarcation et regagner nos foyers.

Le maire du pays nous fait contacter un passeur qui, après discussion, nous fait franchir la ligne de démarcation, avec d'autres civils. Toute la nuit, nous marchons à travers bois. Ensuite, nous prenons un car qui nous conduit à Chagny.

À la terrasse d'un café, un homme âgé, ayant entendu notre conversation, reconnaît que nous sommes des marins. Il nous emmène chez lui où nous déjeunons, nous paie nos billets de chemin de fer pour rentrer chez nous, mon camarade en Bretagne et moi chez mes parents dans la Nièvre, à Flez-Cuzy, où j'arrive six jours après le sabordage.

Quelques jours après mon arrivée, je me présente à un centre militaire à Nevers, afin de signaler que je me suis évadé de Toulon, ceci dans le but de ne pas être considéré déserteur. Le Bureau militaire ne peut me délivrer aucune attestation et me conseille d'être surtout très prudent.

Quarante années étant passées et ayant peu parlé du sabordage, je ne me souviens plus du nom de mon camarade ni de l'adresse où il s'est rendu en Bretagne. Je pense qu'il y a possibilité de retrouver le nom de ce quartier-maître dans les archives de la Marine (rôle d'équipage).

Le 15 janvier 1943, je rentre dans la Résistance Française, Mouvement *France au Combat*.

Nombreuses missions, blessé dans une opération de commando en avril 1944, légèrement blessé place de la République, Paris le 25 août 1944, où trois de mes camarades ont été tués, plaque commémorative sur le terre-plein de la plage.

Temps de présence pris en considération dans la Résistance du 15 janvier 1943 au 30 septembre 1944.

Georges Roy